Document generated on 07/12/2025 5:06 a.m.

Circuit
Musiques contemporaines

Actuel/temporel/virtuel

Daniel Swift

Volume 6, Number 2, 1995

Musique actuelle?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/902131ar
DOI: https://doi.org/10.7202/902131ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

1183-1693 (print)
1488-9692 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Swift, D. (1995). Actuel/temporel/virtuel. *Circuit*, *6*(2), 19–22.
https://doi.org/10.7202/902131ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Actuel/temporel/virtuel[1]

Daniel Swift

« Musique actuelle »... Le terme actuel irrite, agace, séduit, stimule parce qu'il convient à la fois trop bien et trop mal à la réalité qu'il cherche à décrire. Et cette réalité, que le mot nous donne l'illusion de saisir, donc d'unifier, est multiple et éclatée :

Il y a *des* musiques actuelles !

On est bien sûr tenté de tuer la poule aux œufs d'or et d'aller voir quelle part de jazz et d'avant-garde, de rock déglingué, de Satie et de Cage, de musique contemporaine, etc., entre dans le mélange explosif des musiques actuelles. Ne nous perdons pas dans les détails. Qu'il nous suffise, au concert, de pouvoir sentir (parfois à tâtons) où cette réalité s'arrête et où elle commence...

Il me semble plus intéressant de « divaguer » sur le rapport au Temps que le choix du terme « actuel » paraît, peut-être bien involontairement, impliquer.

En cas de confusion ou d'apocalypse, consulter le dictionnaire ! Je lis « Actuel » : « en Acte » (donc à l'opposé de virtuel) ; je lis : « Actuel » : « qui existe, se passe au moment où l'on parle » ; je lis : « voir contemporain » (ici, je remets les dés à leur place et je passe un tour ; ma vue se brouille et je prétends n'avoir pas lu la dernière référence).

Je reviens vite aux premières définitions et je conclus temporairement qu'on ne peut utiliser « actuel » dans le contexte du lendemain, pas plus d'ailleurs que le terme « nouveau ».

La musique actuelle, par définition, c'est pour aujourd'hui.

Cet aujourd'hui a été notre futur et deviendra notre passé, vérité de La Palice (du moins pour nos civilisations occidentales). Une musique est d'autant plus « actuelle » qu'elle s'approprie l'instant, le vécu, et ce non seulement dans sa relation au calendrier mais aussi dans ses choix esthétiques : refus de la formule, de la recette, du travail à la chaîne ; décapage furieux, anarchie, éclatement, mélanges, hybridation, éclectisme...

(1) Il s'agit ici d'un texte lu lors d'une table ronde présentée dans le cadre du festival de musique actuelle montréalais Tohu-Bohu. Intitulée « La musique actuelle, c'est pour aujourd'hui ou demain... », cette dernière a eu lieu le 5 mai 1993.

En état d'urgence, il n'est moins question de beau et de laid, qu'il n'est question de vie (bien qu'il ne s'agisse pas là de concepts mutuellement exclusifs). Quand l'instant prime, l'instinct l'emporte. La volonté de déstabilisation domine et l'irréductible multiplicité d'approches des créateurs impliqués (ou du moins le fait que nous percevons pour l'instant cette démarche comme impossible à « encadrer ») prouve que la musique « actuelle » EST MAINTENANT (son avenir, c'est l'aujourd'hui).

Et pourtant...

Au moment où il crée, l'artiste peut replier le temps sur lui-même et ne s'occuper que de la minute présente. Il pense en action. Mais s'il a à cœur de communiquer sa pensée, le voilà pris au jeu de la diffusion.

En effet si la performance, au-delà de l'acte d'autothérapie, vise à partager quelque chose de soi avec l'autre, n'est-il pas normal que l'on veuille trouver chez cet autre un écho au geste que l'on pose ? N'est-il pas normal que l'on cherche à être reconnu dans ce geste, par son vis-à-vis ? (Que la réaction soit négative ou positive importe peu dans l'absolu. Quand un travail a de la force, on peut le détester mais on ne peut plus l'ignorer. C'est pourquoi la censure semble si souvent servir d'alliée involontaire à l'artiste.)

Pourtant, cette reconnaissance qui, en légitimant l'acte, légitime aussi le créateur, l'artiste ne la souhaite-t-il pas aussi large que possible ? (Le « que possible » demeurant bien entendu fonction de la nature de l'œuvre.)

Nous parlons donc ici d'un nombre d'auditeurs possible, virtuel. Et voilà le mot est lancé ! : VIRTUEL, antonyme d'ACTUEL.

Pour amener ce virtuel à l'existence (dans notre cas, augmenter le nombre d'oreilles qui écoutent vraiment au lieu d'entendre), il faut passer par demain. On va donc du temps léger de l'instant au temps lourd de l'historicité. Ce faisant, on n'échappe pas toujours aux mirages de la Terre Promise, aux séductions de l'Éden frauduleux du *Who's who ?*. Certes on excusera pieusement l'aspiration à la postérité dans la mesure où elle représente un élargissement de ce souhait de reconnaissance-communication évoqué il y a quelques minutes (partage et altruisme). Mais de quelle postérité s'agit-il vraiment ? De la représentation d'un auditoire rêvé mais quantifiable, certes, mais aussi, dans les champs élargis du désir, d'une forme sublimée, abstraite de l'auditoire. Je songe bien entendu à la reconnaissance institutionnelle : critique, musicologie, agences et ministères gouvernementaux...

Or la « science » des arts et l'administration des arts, sans mauvaises intentions, figent la création et la décomposent en « moments » tout comme une suite de photos instantanées fractionne le geste pour mieux l'analyser. La linéarité du temps, la perspective historique triomphent. L'état de grâce se

dissipe. Le docteur Faust n'est pas loin ! Ainsi, l'appareil critique assure et rassure mais aussi réduit et recycle, récupère et enferme. (Le grain de sable qui faisait grincer les rouages de la machine sociale devient ciment pour les trottoirs de la consommation.)

Il est futile de nier la tension qui existe chez beaucoup de créateurs, entre le désir d'accéder à la reconnaissance institutionnelle (académique), d'une part, et la recherche de liberté, d'innovation, de dissidence, d'autre part. Voilà un dangereux numéro d'équilibriste à constamment réinventer. Le risque est grand, car l'artiste n'aura d'autre sort que la paralysie ou le vide si son œuvre ne se fait pas présente à elle-même au moment de sa genèse : à trop vouloir durer, on n'existe pas.

L'emprise de l'Histoire ne pourrait-elle être véritablement contestée par le créateur qu'au moment de la création ? Nous en revenons encore une fois à la primauté de l'instant.

La musique « actuelle » d'aujourd'hui (expression redondante), quand on la reconnaîtra demain, ne sera plus « actuelle » ; néanmoins, si, lucide et refusant de vivre au futur imaginé, elle mord au présent, la vitalité et la charge utopique qu'on lui connaît engendreront une autre musique « actuelle », différente d'enveloppe mais parente d'esprit. En ce sens, la musique « actuelle », c'est pour demain...

Jean Cocteau disait : « Il faut être un homme vivant et un artiste posthume.» J'ajouterai que ce n'est pas en se bouchant les oreilles qu'on déjouera les sirènes de l'Histoire, mais en chantant plus fort qu'elles.